

## LE CORPS S'ENTETE (Corps, psychanalyse et politique)

### 1- Le réel du corps :

« A un certain moment, face aux événements publics, nous savons que nous devons *refuser*. Le refus est absolu, catégorique. Il ne se discute pas, ni ne fait entendre ses raisons. Quoiqu'on reste silencieux et solitaire, même lorsqu'il s'affirme, comme il faut, au grand jour. *Les hommes qui refusent et qui sont liés par la force du refus, savent qu'ils ne sont pas encore ensemble. Le temps de l'affirmation commune leur a été précisément enlevé. Ce qui leur reste c'est l'irréductible refus, l'amitié de ce Non certain, inébranlable, rigoureux, qui les rend unis et solidaires.*

Le mouvement de refuser est rare et difficile, *quoique égal et le même en chacun de nous*. Pourquoi difficile ? parce *qu'il nous faut refuser, non pas seulement le pire, mais un semblant raisonnable*, une solution qu'on dira heureuse et même inespérée. En 1940, le refus n'eut pas à s'exercer contre la force envahissante (ne pas l'accepter allait de soi). Mais contre cette chance que le Maréchal Pétain, avec bonne foi certes, s'affirmait être et contre toutes les justifications dont il pouvait se réclamer. Aujourd'hui, l'exigence du refus n'est pas intervenue à propos des événements du 13 mai (qui se refusent eux-mêmes), mais face à ce pouvoir qui prétendait nous réconcilier honorablement avec eux, par la seule autorité d'un nom.

Ce que nous refusons n'est pas sans valeur ni sans importance. C'est bien à cause de cela que le refus est nécessaire. Il y a une raison que nous n'accepterons plus, il y a une apparence de sagesse qui nous fait horreur, il y a une offre d'accord et de conciliation que nous n'entendrons pas. Une rupture s'est produite. Nous avons été ramenés à *cette franchise qui ne tolère plus la complicité*.

Quand nous refusons, nous refusons par un mouvement sans mépris, sans exaltation, et anonyme, autant qu'il se peut, car *le pouvoir de refuser ne s'accomplit pas par nous-mêmes, ni en notre seul nom, mais à partir d'un commencement très pauvre qui appartient d'abord à ceux qui ne peuvent pas parler*. On dira qu'aujourd'hui il est facile de refuser, que l'exercice de ce pouvoir comporte peu de risques. C'est sans doute vrai pour la plupart d'entre nous. Je crois cependant que refuser n'est jamais facile, que nous devons apprendre à refuser et à maintenir intact, par la rigueur de la pensée et la modestie de l'expression, ce *pouvoir de refus que désormais chacune de nos affirmations devrait vérifier.* »

(Maurice Blanchot – texte intégral publié en 1958 dans le numéro 2 de la revue « le 14 juillet »)

Paradoxe ? Pour parler de corps, je commence par *l'entêtement*, celui qu'expose en Janvier 1958 l'un des auteurs décisifs de la *déclaration* collective de janvier 1961 « *sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie* », dite « *des 121* ». Prise de position d' « intellectuels », dira-t-on, et pourquoi pas « prise de tête » ? Au plus loin, apparemment, de ce qu'on appelle *le corps*, celui *qu'on a et/ou qu'on est*, et qui dans son enracinement le plus « concret » fait chair à tout canon – d'artillerie ou d'esthétique -, et surtout se fait organe du silence<sup>1</sup>.

Chez le « père symbolique » du sujet de la science, et partant « père réel » du sujet de l'inconscient, et qui n'a garde en sa métaphysique de verser pour sa part au psychologique, le corps est pure « étendue », exclu d'emblée du « *cogito, sum* » dont fait irruption le sujet cartésien. **Tête sans corps. Corps sans tête.** Disjonction exclusive de la tête et du corps, quoique pas sans rémission (cf la fameuse « glande spinéale », matrice de tout le psychologisme à venir !). Dénier inauguré par Descartes lui-même dès le §7 de la 2<sup>e</sup> Méditation aussitôt proféré le *sum* du *cogito* : « Je ne suis qu'une *chose* qui pense, c'ad un Esprit... »

Et pourtant, si c'était là le vrai commencement de notre modernité : qu'il n'y a pas d'autre « être » du sujet que le **point de corps**, qui s'ex-pose de l'instant même où penser que « je suis *pour autant et aussi longtemps* que je le pense », c'ad de *l'acte* ? Acte magistralement *manqué* comme l'a bien reformulé Lacan (« je suis là où je ne pense pas, je pense là où je ne suis pas »).

*Sum corpus*, comme l'énonce J.L.Nancy<sup>2</sup> : non pas comme affirmation d'une substance corporelle (qui serait déjà là, donnée), pas plus comme substance pensante, mais comme ouverture en acte d'un espacement d'où le sujet ex-siste, précisément là où il ne pense pas...au non-lieu de la Chose (de la « chose qui pense... »)

Dans la certitude du « je pense », s'y ex-pose l'irréductible d'un « *corps* » à *donner lieu* au dire que non à l'effacement de sa trace. Plutôt que d'inférer indûment depuis la certitude d' « exister *aussi*

---

<sup>1</sup> sauf à crier à perdre haleine : bruitage constitutif du pathos de la « réalité psychique » qui lui donne consistance « psycho-physiologique », et dont le premier, Freud tâchera d'en entendre les borborygmes pour en rompre la silenciation programmée.

<sup>2</sup> Jean Luc Nancy : « Corpus ». Je m'inspire beaucoup de ce texte saisissant dont « l'écriture touche au corps », comme il l'écrit lui-même.

*longtemps que je pense exister*», à la consistance - voire la « substance-pensée » - d'un « esprit » qui attribuerait « en propre » au sujet une *réalité métaphysique* (qui deviendra *psychique* dans la postérité psychologique de Descartes), plutôt donc qu'hypostasier en substance l'Esprit-pensée vs le Corps-étendue, s'en tenir à l'écart entre « ça » qui « fait dire » et ceci qui « est dit », entre ce qui donne *lieu de dire* et ce qui *n'a plus lieu d'être à dire* ; s'en tenir à ce *laps de temps* qui fait *extension ponctuelle* du dire au dit et *s'entête* à imposer l'ex-sistence du sujet à ce « corps sans tête », par delà tous les renoncements à y croire. Et *ça*, cette *insistance d'outré raison* (de douter) à dire-et-penser que c'est de *ça* seulement que *ça* parle, *ça*, c'est le *corps qui s'entête*, pour autant qu'il « représente ce qui ne peut pas parler », et qu'il s'expose avec entêtement à la voix. J'écrirais volontiers à *l'a-voix* : le corps, celui dont se tient dans l'ouvert de sa certitude le sujet-qui-pense, est *tension à l'a-voix*.

Il faut ici se référer à la version originale, celle de la 2<sup>o</sup> « méditation métaphysique », pas celle du « discours de la méthode ». Non pas : « je pense **donc** je suis » (*cogito ergo sum*), mais « je pense, je suis » (*cogito, sum*). La virgule, cette marque hors discours, de stricte écriture, est décisive : temps aveugle pour la pensée déductive, index d'un hiatus propre à l'acte, qui subvertit toute « raison », ramène la pensée à son corps « offensant » (prenant l'offensive, et faisant offense, au pensable), et poinçonne l'articulation logicienne au *réel* qui en rompt la chaîne : *ça* le corps sans qualité donne au « je » *lieu d'être*, dans le temps même où se pense le « je » au non-lieu de nulle « terre », dans le seul acte du tracé de son erre, qui fait espacement d'un dire « ex-crivant » rétroactivement un *départ* d'où il aura pu se dire.

*Le corps, à ce point de doute, n'est que ce départ*. Il n'est pas ce dont dispose « en propre » le sujet (acquis spéculaire tardif – acquis à qui, d'ailleurs ?) ou pas plus ce qui s'impose à lui d'un sol originaire. Il est cet *aparté* du discours, cette *part sans part*, part incomptée d'un « dé-part » de la pensée, son *dé-corps* impensable et « quelconque », sans aucune propriété encore moins substance, mais qui ne s'atteste jamais tant que dans le *refus* de penser comme il convient (« correctement »), car un tel dire que non ne tient qu'à *ça*, à le dire *du corps* qui, de rien s'en produit là...

Ni *image* (de consistance spéculaire nécessairement, *corps propre, qu'on « est »*) ni *symbole* (faisant savoir d'un objet dont saisir les *propriétés, corps qu'on « a »*), ce « corps » dénié du penser quoique seul le penser se déclarant sujet en dépose la trace ineffaçable, c'est ce qui touche au *réel* du corps. Au moins sous la figure sinthomatique de ce qui fait bord au suivi du sujet...

Exemple : un ado de 13 ans, P.B., élève de 4<sup>o</sup>, un beau jour de printemps se leva sans qu'on l'y invitât pendant le cours d'histoire-géo qui mâchonnait un à un ses paragraphes de savoir pédagogisés, et s'entendit faire cette *déclaration* qui surpris moins ceux qui l'entouraient, condisciples et professeur, que lui-même : « *Je suis communiste* ». Rien d'une vérité de fait qui aurait trouvé là l'occasion de s'exprimer publiquement : il ne savait même pas ce que cela pouvait vouloir dire. Pas non plus l'écho surmoïque d'un discours familial qui était plutôt à ce propos dans la neutralité ou l'indifférence. Un dire performatif (père-formatif ?), qui avait valeur d'un refus catégorique aux molles raisons du cours, et engageait sans recours *le sujet s'étant fait corps à ce dire*.

Autre exemple, d'un tout autre registre, que j'emprunte à Patrick Chemla<sup>3</sup> : « ...Un article de Georges Snyders, qui pour la première fois raconte son passage à Auschwitz, rapporte un événement singulier : dans la dernière période de ce camp, le jour du Kippour où les juifs pratiquants jeûnent pour expier leurs péchés, les juifs hongrois déportés **refusent la soupe de midi** : « *c'est très difficile à comprendre aujourd'hui, écrit-il, mais il y a là un phénomène inouï ; même les kapos, même les SS, en ont été impressionnés. Des sous-hommes étaient capables de préférer une affirmation de soi et de sacrifier la nourriture. Jusqu'à une date récente, j'ai continué à jeûner moi-même, bien que je ne sois pas croyant, en mémoire de cet instant là* ». Cet acte, sacrificiel d'une certaine manière, venait refonder une communauté, bien au-delà du religieux, même si ce qui animait ces juifs hongrois était peut-être (par ailleurs) une croyance religieuse. Longtemps après, cela peut s'écrire, et faire transmission ».

*L'entété*, précisément, « *n'a pas toute sa tête* », comme dit le « fin politique », l'opportuniste malin, le réaliste rampant. Euphémisme : *sa tête, il ne l'a pas du tout*. ...Un corps sans tête, et sans queue, acéphale et a-phalle, qui s'obstine dans son affirmation sans queue ni tête, têtue comme un âne, à ne pas « avancer », à refuser d'être « moderne » dirait-on de nos jours...

<sup>3</sup> In « Sacrifices, enjeux cliniques », ed La Criée. Page 338

Mais, dira-t-on dans une tradition freudienne, si le bougre n'est pas simplement stupide, ce qui commande ainsi de « *se lier par une décision qui ensuite ne cèdera plus* » (M. Blanchot, lettre à D. Mascolo), est du ressort du Surmoi. Assujetti de préhistoire, sinon de naissance, à des *Modordres* faisant morsure de Loi féroce et d'autant plus qu'elle sera supposée « archaïque » et se passera de mots pour signifier l'impératif... On associe même volontiers – c'est parfois presque un automatisme – l'objet voix et le surmoi...

Assurément, il y a des effets de surmoi. Mais mon hypothèse est que le *cogito, sum* cartésien, la déclaration des 121, celle de l'ado « communiste », ou le refus de la soupe de midi le jour du kippour à Auschwitz, par delà l'incommensurable des situations et de la portée de ce qui s'en décidait (nul amalgame dans cette mise en séquence), ne manifestent pas (seulement) la *levée de sujets voués au transcendantal* d'une « Voix » d'en haut qui les appelle au sacrifice, Voix faisant Loi même et surtout de ne pas s'avouer telle. Mon hypothèse est que ces temps rares mais décisifs de (re)fondation du symbolique à partir de son entame sinthomatique, *témoignent de soulèvement depuis le corps. Et en corps. D'un corps qui donne de l'a voix.*

...*depuis* le corps : l'un-corps pris comme « un » pré-spéculaire, sans aucune consistance propre, là où ça pulsionne, un *un* non marqué du trait unaire individuant, *sans aucune propriété* sinon de « faire un » avec le multiple<sup>4</sup>, non en le totalisant mais en le côtoyant, le supplémentant au sein du fragmentaire pulsionnel non encore rassemblé, non « individué ». Corps-un-et-multiple apparenté peut-être au narcissisme primaire freudien, ou à « l'image » inconsciente du corps doltoïen ? Corps absolument nu, non paré, au plus près du « *corps sans organes* » d'Artaud (tel que repris comme concept opaque par Deleuze et Guattari) co-existant avec les organes dépareillés, objets partiels. Un *un* toujours près de virer au « *hun* » du corps barbare sous l'individu civilisé, que tant de peintures et surtout sculptures modernes<sup>5</sup> n'ont d'autre objet que d'en manifester le *en corps*...

...*Et en corps* : en ces actes où le dire survient en toute certitude comme de « bas en haut », qui font les sujets « *responsables d'affirmations dont ils ne sont pas l'auteur* » (Blanchot), et les distendent dans cette dissension d'en répondre absolument « *parce que* (et non simplement « *bien que* ») ils n'en sont pas *auteur* », ex-siste le corps comme étranger à son « propre », dans *l'entre-corps* entre ce qui comme « départ » n'avait aucune part à l'espace en partage, et ce qui comme répondant de ce qui a été dit « *à un moment où il fallait que cette parole fût dite* » (M.B.), n'a inversement plus lieu d'être établi. Le corps est ce non lieu (donné) dont seulement il y a (événement) lieu d'exister, d'en dire l'irréductible illocalisation. Un tel « réel du corps » n'existe en aucun lieu qui (conformément à la définition aristotélicienne du lieu)<sup>6</sup> lui fasse limite où il se localiserait, serait assigné à résidence: il *est* cette limite même qui *donne* lieu à ce qu'on s'entête à faire espacement de tout lieu dit.

C'est depuis la tête, à la faveur d'un « mouvement de tête », Robert Antelme en témoigne parmi d'autres, qu'un corps se met debout, que le *point d'être* que nous sommes<sup>7</sup> s'insurge à l'ex-sistence, de s'en tenir sujet à *en-corps* dire – dire que non au discours sans sujet de la science qui dé-pense le corps, à le répandre, de viande en cendre, au nom de sa santé et de sa propr(i)eté...

C'est peut-être là que nous en sommes, au temps d'achèvement de la « modernité », inauguré par la *tête sans corps* du sujet cartésien, sujet de la science qui est aussi bien le « travailleur libre » du capitalisme et le « citoyen » sujet à l'Universel des « droits de l'homme ». Temps du désancrage à « la terre-qui-ne-se-meut-pas »<sup>8</sup> et où les corps ont cessé de s'inscrire dans leurs limites cosmiques et de se faire support d'écritures qui les « signifiaient », les « chiffraient », les « paraient ». Comme l'écrit

---

<sup>4</sup> Voir la logique des Guayaki : « *Les choses dans leur totalité sont une ; et pour nous qui n'avons pas désiré cela, elles sont mauvaises. Etre un, l'identité, : c'est le nom de l'Imparfait* ». *L'identité, A=A, ceci est ceci, n'est que la dérision de la vraie puissance, la puissance secrète qui peut énoncer silencieusement que ceci est ceci et en même temps cela..Le mal c'est l'un. Mais le bien ce n'est pas le multiple, c'est le deux, à la fois l'un et son autre. Ceci est ceci et en même temps cela...* »

Un « grand parler » des Indiens guarani, cité par P. Clastres (« L'un sans le multiple » in « La société contre l'Etat »)

<sup>5</sup> cf numéro de « Cimaise » n° 275 : « *Le corps en question* », 50 peintres et sculpteurs en Limousin..

<sup>6</sup> Aristote, <sup>6</sup> Physique IV, 212 a. Page 133 dans l'édition Belles-lettres : « *La limite immobile immédiate de l'enveloppe, tel est le lieu* ».

<sup>7</sup> Michaud in « *La nuit remue* » :

<sup>8</sup> Etrange texte, inachevé, de Husserl, qui dans son retour à la « Chose même », semble dans ces lignes opaques retrouver l'immuable matriciel que la rupture du discours de la science a « perdu »... Mais n'est-ce pas peine perdue ?

JL Nancy : « *Quelle civilisation a su inventer ça, le corps si nu, le corps enfin ? ... Nous n'avons pas mis le corps à nu, nous l'avons inventé... déraison de l'Occident : le corps n'y a jamais lieu, et surtout pas quand on l'y nomme et l'y convoque. Le corps pour nous est toujours sacrifié : hostie ... Corps immanquablement désastreux : éclipse et tombée froide des corps célestes...* ».

D'où cette tombée dans « la vie nue »<sup>9</sup> que gère le « bio-pouvoir », dont le nazisme a présentifié dans l'horreur le comble, et que les techno-sciences chronicisent à « marché » forcé. Corps dépecés en organes, et qui ne valent que leur pesant de marchandises, depuis « *L'homme le capital le plus précieux* »<sup>10</sup> jusqu'au « stock d'enseignants »<sup>11</sup> et aux directions de « ressources humaines ». Corps de misère exclus d'eux-mêmes sans un geste, à l'économie, sans qu'il soit plus nécessaire de les pousser dehors, disparus du seul fait de n'avoir pas su mériter leur survie, faute de compétitivité. Non-lieu du corps : le déni cartésien, qui du moins retrouvait métaphysiquement de *l'étendue* au corps fût-il sans tête (au prix d'un retour de Dieu réassurant la substance étendue à la 5<sup>e</sup> Méditation) , est devenu forclusion : ton corps ? Quel corps ?

Suffit-il pour autant de tenter d'en revenir au pathos de corps signifiants ou à l'écran d'images du corps ? C'est ce à quoi s'emploie toute la psychologie, à redonner une « âme » au corps nu, dont se nourrit l'industrie des ravalements de façade. C'est donner de la « réalité psychique » au corps perdu comme grimace cosmétique du cosmique aboli.

***Plutôt s'en tenir au corps sans tête, mais à faire qu'il s'entête.***

JL Nancy : « *Il y a eu le monde des places distribuées, lieux donnés par les dieux et aux dieux. Il y a eu res extensa, cartographie naturelle des espaces infinis et de leur maître, l'ingénieur conquistador, lieu-tenant des corps disparus. Vient à présent mundus corpus, le monde comme peuplement proliférant des lieux du corps* ».

Partir de ce *rien* à voir, pour s'en tenir du *reste* à en dire, à rebours de son *anéantissement* dans l'équivalent général de l'argent ou la citoyenneté abstraite. Une psychanalyse, à l'encontre de tant de psycho-thérapies, institue-t-elle autre chose que ceci: on parle, corps entre parenthèse, et de quoi ? De rien d'autre que du corps .

Wittgenstein, ce « foliosophe », dit une chose étonnante : « *Le sujet, c'est la limite du monde* ». Parole inouïe, de vider la corporéité de toute étendue psychique, de dissiper toute épaisseur d'âme, d'émonder de toute consistance l'être du sujet: celui-ci ne se *situe* que de la ligne d'horizon, qui, chacun le sait depuis qu'il l'a compris assis sur la plage à regarder là-bas au bout de l'océan, n'existe pas. Pas en dehors de qui y porte son horizon Et si c'était ça, le corps, *comme* limite, ce rien pas rien qui s'entête à faire qu'on s'y voit...

## **2-Le poids du corps :<sup>12</sup>**

- 2002 : le corps réduit à sa gravité de survie et de bonne santé. A chacun le sien et qu'il s'agit de gérer, ou sinon on n'en parle plus. A suivre Foucault et quelques autres, dont Agemben, le *bio-pouvoir* en voie de planétarisation ne se contente plus de *contrôler*, il *façonne*, et enjoint à chacun de se préserver : le droit de cité est à ce prix de se faire fonctionner convenablement. L'organiquement correct est la règle du jeu social, jeu carcéral qui ne laisse aucun jeu pour *l'entre-corps* par quoi seul pourtant un sujet l'habite, à s'en ex-porter vers le dehors de l'autre corps. Individuation forcenée qui assigne à résidence au corps propre et le détruit du même mouvement. Ce qui fait toucher la proximité de cette grande sollicitude biopolitique pour le corps et de l'extermination des mêmes humains rabattus sur la « vie nue » de leur organicité pure.

- Pourtant, il serait illusoire, dans ce désert, de chercher un abri dans une quelconque figure de « *l'esprit* ». Y compris sous la forme universitaire d'une psychologie, d'une science de « *l'âme* ». Particulièrement sous sa forme « moderne » du « cognitivisme », cette vieille lune des « facultés mentales » habillée de phraséologie anglo-saxonne qui fait miroir de sa « science de l'esprit » à la « science du corps » neurologisé. Il n'y a pas de *psychè* qui tienne de soi, sinon d'incantations

<sup>9</sup> cf Agemben, avec Foucault

<sup>10</sup> titre terrifiant d'un livre du petit père Joseph Staline

<sup>11</sup> Propos public de Michel Rocard en 1991

<sup>12</sup> Extrait repris d'un texte de l'année dernière d'Octobre 2002 : « Ce qu'il y aurait de commun entre nous », page 3

métaphysiques douteuses. Il n'y a que des corps en effet, dont la « réalité psychique » ne désigne que l'opacité symptomatique de leurs embarras à se nouer, et que l'assignation moderne à résidence individuée fabrique à mesure qu'elle les immobilise sur eux-mêmes. Le freudien « *progrès dans la vie de l'esprit* » ne présuppose pas l'existence d'un bout d'âme qui le surplomberait, mais au contraire énonce que la pensée vient *avec* le corps pour autant qu'il s'arrache de ses captations imaginaires. Spinoza ici en référence dernière.

- La psychanalyse n'est pas une psychologie : ce n'est pas depuis le supposé de l'âme, mais depuis le dispositif d'un parler qui cherche son adresse, qu'elle peut redonner « corps » *disponible* à qui s'en est trouvé empêtré. Et qu'inversement, si la médecine vise à se ressaisir contre la technicisation qui anéantit l'en-corps pour son bien en retrouvant le parlant en souffrance dans son corps, c'est du *transfert* encore que la conversion opère. Le corps à qui il s'agit ici de donner voix regard et toucher est « *... toujours sur le départ, dans l'imminence d'un mouvement, d'une chute, d'un écart, d'une dislocation... à cet instant où il fait place à la seule béance de l'espace qu'il est lui-même... Le corps est soi dans le départ, en tant qu'il part...* » (J.L.Nancy : « *Corpus* »). Il est peut-être temps en ce sens de retrouver et faire travailler par exemple ce curieux concept de « *corps sans organes* » que Deleuze et Guattari ont jadis extirpé du corpus d'Artaud... Temps de penser un *départ* du corps tel que noué dans le sac de son image incarcérante, un départ qui ne suppose nulle âme à revigorer, qui ne suppose que la pluralité des corps eux-mêmes comme *départs qu'ils sont* vers l'autre, et nouage en partage de ce qui les sépare . : « *Lorsque les corps ne sont pas dans l'espace, mais l'espace dans les corps, alors il est espacement, tension du lieu* » (JLN, id).

### 3- psychanalyse et politique :<sup>13</sup>

Il n'y a pas lieu que le psychanalyste fasse refuge au politique déficient. Le Havre, la ville côtière, a été complètement rasée, et reconstruite sans « âme ». La « réalité psychique » n'a plus de consistance propre et la psychanalyse n'est pas une psychologie, laquelle mène droit à la préfecture de police a dit Canguilhem : le familial supposé substance est un fourgon cellulaire. Et si la *porte* de l'analyste est citoyenne en ce que le dispositif de la cure est d'abord, de son dehors, une *institution citoyenne* de s'offrir sur la place publique à la demande de quiconque s'estime assez en souffrance de l'Autre pour y avoir recours, considérant l'étranger qui frappe à sa porte comme seul à même de présenter en toute *liberté* sa demande à *égalité* avec tout autre, le psychanalyste est un drôle de citoyen. Entré chez l'analyste, ce « portier de l'origine », le sujet s'y retrouve en *corps*. A ne *parler* que de ça. La cure psychanalytique travaille par rupture et retournement de la *sphère* publique en *a-sphère* moins privée que dé-vidée. A cueillir le citoyen au saut du dit au dire, l'analyse rompt le fil avec la Cité a le faire renouer avec celui de la mémoire de ce qui y est oublié. En rupture d'universel abstrait, il donne asile au particulier en exil de ses pairs, lui offre l'opportunité d'une mise entre *parents-thèses*. Mais cette *réserve* n'a aucune consistance politique, de n'être que passage dans le hors champ qui ne vaudrait comme espace qu'à réinventer un *religieux* à la mode psy.

Mais c'est par là même, pour autant que *l'unbewusste* est moins ce qui se traduit dans la « réalité » de l'*Inconscient* que ce qui s'écrit dans le trébuchement de *l'Unebêvue*, que la pratique analytique peut s'avérer *immédiatement politique*, du côté des sans-parts, là où il y a du peuple en entame de l'Ordre – social, moral, médical ou... psychanalytique. En brèche de citoyenneté, le psychanalyste est foncièrement *sans emploi*, son impossible métier n'est pas une profession. *Sans domicile fixe* non plus, son adresse ouvrant moins sur un chez soi, de l'un ou de l'autre, que sur une enclave en soi-même. Une psychanalyse, en sa pratique actuelle pourrait donner asile à cet exil. Du corps il y est question, mais selon le *sexuel freudien*, à savoir *l'impropre du corps dit propre*. Et qui en parle.

Il n'y a pas de « psychanalyste citoyen », tout au plus, comme dans certaines circonstances come celle de l'« appel à signatures » de 1997, des « psychanalystes *et* citoyens », si ce *et* s'entend non comme une conjonction ou une disjonction mais une torsion : d'un côté tenir bon sur l'abstraction civique universalisante de l'homme-et-du citoyen, mais de l'autre l'écorner des apartés singuliers de corps-sujet, où se découvrent « au dedans » tout un peuple migrant en attente de se faire entendre et de là susceptible de renouer « au dehors » avec d'autres d'une égale mouvance.

---

<sup>13</sup> reprise de la fin d'un autre texte, de juin 2002, ayant circulé entre nous : « Médecine, psychanalyse et droit »

Mais un tel « devenir-peuple » pour qui en passe par une pratique actuelle de la psychanalyse et en sort sujet « déproprié » de sa suffisance, ne peut se dessiner que si l'exigence *éthique* qui a - à juste titre dans le contexte cynique de l'époque - a fait référence ces vingt dernières années aux pratiques tant médicale qu'analytique, n'en vient pas à occulter sa conséquence *politique* : il y a un pas-au-delà de l'intime vers le « commun-otaire » à effectuer, pour prévenir que le sujet de l'inconscient ne se rabatte sur l'individu sérialisé (qui n'aura de cesse pour s'en tirer de s'en remettre alors aux massifications les plus réactionnaires).

Il me semble qu'il est temps de s'aviser des limites d'une pure *éthique* qui de consciences en comités s'enferme dans l'impuissance ou se fait pendre en alibi de politiques inavouées. Il est temps de prendre acte de la portée dissensuelle de pratiques qui ne se résignent pas à leur professionnalisation, et d'en assumer la conséquence strictement *politique*.

*P.Boismenu, le 4-07-03*